

LA MISÈRE DE L'HOMME

ET

LA MISÉRICORDE DE DIEU

SECOND SERMON

LA MISÉRICORDE DE DIEU

« Dieu les a tous renfermés dans la désobéissance, pour faire miséricorde à tous. »

(Rom. XI, 32.)

Ce texte réduit la doctrine de la Bible à ses deux articles fondamentaux : la misère de l'homme et la miséricorde de Dieu. Dimanche dernier, j'en ai traité la première partie, et j'ai établi la misère de l'homme. Aujourd'hui, j'en traiterai la seconde partie, et je vous montrerai le remède à cette misère dans la miséricorde de Dieu. Pour bien comprendre ce discours, il faut avoir présent à l'esprit le premier auquel il fait suite, et qu'en conséquence je commencerai par résumer.

Le texte de ce premier discours était le premier paragraphe du texte entier : « Dieu les a tous renfermés dans la désobéissance. »

J'ai commencé par éclaircir mon texte, et j'ai montré que la pensée qui y est contenue peut être exprimée dans les termes suivants : Dieu a déclaré que tout homme, dans son état naturel, est pécheur. Ce n'est pas que tout homme soit vicieux, ce qu'on ne pourrait dire sans une sorte de contradiction dans les termes, parce que le vice est une distinction ; mais c'est que tout homme est dans un état d'égarement, qui consiste en ce qu'il doit aimer Dieu par-dessus tout et qu'il aime dans son état naturel autre chose plus que Dieu.

J'ai établi ces deux points, en premier lieu, par l'Écriture. Car, d'une part, elle rapporte toute la loi de Dieu au précepte fondamental d'aimer Dieu par-dessus tout, auquel elle subordonne tous les autres devoirs, même l'amour du prochain ; d'autre part, elle enseigne que l'homme aime naturellement autre chose plus que Dieu, et cela non-seulement par des déclarations isolées, mais par son ensemble et dans les endroits où elle développe ses principes le plus complètement, en particulier dans les trois premiers chapitres de l'épître aux Romains. En second lieu, par la raison. Car, d'une part, elle montre Dieu à l'homme comme souverainement aimable, soit en lui-même,

soit surtout dans les rapports qu'il soutient avec nous, et que j'ai concentrés dans celui de Créateur à créature; rapport tel qu'il doit dominer toute notre existence, et que l'homme ne peut cesser d'aimer Dieu par-dessus tout sans que tout en lui soit bouleversé. D'autre part, il ne faut qu'imaginer ce que serait notre vie si nous aimions Dieu par-dessus tout, pour reconnaître que l'homme naturel ne l'aime pas de la sorte, et qu'il ne lui accorde qu'une estime froide, réservant son premier amour pour quelque autre objet: la plupart pour le monde, les pécheurs mondains; plusieurs pour les affections du cœur, les pécheurs affectueux; quelques-uns pour la conscience séparée de Dieu, et dès lors faussée, les pécheurs vertueux. — Ainsi, au nom de la raison comme au nom de la Bible, nous avons conclu avec saint Paul que l'homme, dans son état naturel, est pécheur. Voilà le triste résultat où nous a conduits mon premier discours.

Vous donc, à qui Dieu m'a fait la grâce de persuader que votre état naturel est un état de péché, et qui, ne vous rappelant à aucune époque de votre vie une conversion, c'est-à-dire un passage d'une première direction à une direction nouvelle, êtes contraints de convenir avec vous-mêmes que vous êtes encore dans votre état naturel, dans votre état de péché, vous ne pouvez

pas, si vous êtes sages, avoir un moment de tranquillité que vous n'en soyez sortis. Car cet état est doublement mauvais : c'est un état de condamnation, et c'est un état de misère. C'est un état de condamnation, où vous êtes exposés aux justes châtimens de Dieu, parce que vous êtes coupables : ce que je n'essayerai point d'établir par des raisonnemens, mais que vous sentez si vous avez une conscience et une mémoire. Mais c'est aussi un état de misère, où vous êtes déjà malheureux par votre péché, quand Dieu ne devrait pas vous punir pour votre péché ; et où Dieu lui-même ne peut pas vous rendre heureux, parce qu'il ne peut pas faire qu'une chose soit à la fois et ne soit pas, que vous soyez à la fois pécheurs, et par conséquent opposés à sa volonté, et heureux, c'est-à-dire contents de son administration. Ainsi, également coupables et misérables, également indignes et incapables d'être heureux, vous avez besoin d'être délivrés et *de la peine du péché, et du péché lui-même* : jusque-là, il n'y a point pour vous de bonheur possible, et ce que vous appelez de ce nom n'est qu'étourdissement. Cette double délivrance, la chercherez-vous en vous-mêmes ? Vous ne tarderiez pas à reconnaître par l'expérience, ce qu'au reste vous pouvez reconnaître d'avance par la seule réflexion, que vous l'y chercheriez en vain. Vous ne pouvez pas vous

délivrer de la peine du péché : car, vous ne pouvez pas effacer le crime de votre désobéissance première par une obéissance tardive, qui, pût-elle même être parfaite, ne pourrait cependant être surrogatoire et fournir du surplus à reverser sur le passé. Vous ne pouvez pas non plus vous délivrer du péché lui-même : car, quelque résolu que vous soyez d'obéir désormais à Dieu, comme une terre imprégnée de sucs malfaisants ne peut pousser des herbes salutaires, ainsi la chair, dit Jésus-Christ, ne peut enfanter que la chair¹, c'est-à-dire le péché ne peut pas produire la sainteté, ni votre volonté mauvaise réformer votre volonté mauvaise. En sorte que, n'ayant point d'espoir en vous-mêmes et forcés d'en chercher ailleurs, vous vous écriez avec angoisse : Et qui donc me délivrera ?

Dieu. Il n'accuse votre état de péché, que parce qu'il veut vous en délivrer. Il ne vous « a renfermés dans la désobéissance, » que « pour vous faire miséricorde. » Ainsi vous assure sa Parole ; et voici le plan que sa miséricorde a arrêté pour votre délivrance, tel que nous le révèle cette même Parole. Je dis tel que nous le révèle sa Parole : car je ne veux, dans l'exposé qui va suivre, que vous présenter les pensées de la Bible, sans solliciter l'ap-

¹ Jean III, 6.

probation de la raison humaine ; étant trop manifeste que pour délivrer l'homme pécheur Dieu n'aura pas pris conseil de l'homme pécheur, et qu'il sera entré dans « des voies au-dessus de nos « voies et dans des pensées au-dessus de nos pensées¹. » La raison a pu, quand il s'est agi d'établir notre misère naturelle, être appelée à joindre son faible suffrage à la toute-puissante autorité de Dieu. La raison a sa manière de constater le besoin que nous avons de l'Évangile, et les signes de divinité que cet Évangile porte avec lui. Mais quand elle a fait cela, elle a fait toute son œuvre : son témoignage est épuisé. Qu'elle rentre aujourd'hui dans son silence ; qu'elle écoute Dieu qui va parler, et ne prétende pas juger son juge. Et toi, Seigneur, déploie librement aux yeux de cet auditoire « ta folie, plus sage que la sagesse des hommes², » et par laquelle il t'a plu de les sauver !

Et d'abord tous les prophètes de l'Ancien Testament annoncent, et l'Évangile s'ouvre en proclamant, une dispensation de la miséricorde divine, si consolante pour l'homme pécheur et à laquelle il avait si peu droit de s'attendre, qu'elle

¹ Es. LV, 8. Ce verset, que l'on applique invariablement à la doctrine *des afflictions*, se rapporte dans la pensée du prophète à la doctrine *du pardon gratuit* : le contexte ne laisse aucun doute à cet égard.

² 1 Cor. I, 25.

a donné à l'Évangile son nom qui signifie *bonne nouvelle*. La première des deux délivrances que vous cherchez vous est acquise : Dieu consent à vous remettre la peine de vos péchés ; il vous pardonne.

Ce n'est pas que la condamnation que votre conscience prononce contre vous ne soit juste selon la Bible : loin de l'infirmier, elle la prononce au contraire à son tour avec plus de force encore. Pour n'en citer qu'un seul exemple, dans ce même chapitre de l'épître aux Romains où nous lui avons entendu déclarer, dimanche dernier, que tout homme est pécheur, elle déclare aussi que tout pécheur est « inexcusable ¹, » ce qu'elle démontre par la manière dont s'est développée la corruption des peuples anciens ; et cette démonstration, bien qu'elle soit prise dans l'histoire des populations, non des individus, s'applique cependant aussi dans la conclusion de saint Paul à chaque homme en particulier, parce que l'histoire des populations se retrouve en miniature dans l'histoire des individus. Car, de même que la corruption de ces peuples avait commencé parce qu'ils avaient volontairement fermé les yeux à la lumière, telle quelle, que Dieu leur avait accordée, et par là contraint Dieu de leur retirer cette lumière et de les aban-

¹ Rom. I, 20.

donner à leurs ténèbres, qui les livrèrent aux plus effroyables débordements, — ainsi tout homme sincère reconnaîtra qu'il a lui-même nourri le péché dans son cœur, parce qu'il a volontairement repoussé les premières lumières, telles quelles, que Dieu lui avait données, et par là contraint Dieu de lui retirer ces lumières et de l'abandonner à son ignorance, qui l'a livré au péché. C'est pourquoi, selon saint Paul, tout homme est coupable et a perdu irréparablement « la justification par les œuvres, » c'est-à-dire la vie éternelle méritée par une conduite conforme à la loi de Dieu.

Mais maintenant, ajoute saint Paul, Dieu, voyant que nul homme n'était arrivé ni ne pouvait arriver désormais à l'éternité bienheureuse par cette première voie, en ouvre une autre toute différente, et propose à l'homme « la justification par la foi, » c'est-à-dire, la vie éternelle accordée comme une grâce à un coupable. Pourquoi ? par cela seul qu'il est miséricordieux, « gratuitement par grâce » (le pléonasme est de saint Paul)¹, non pour aucun mérite ni pour aucune dignité qui soit dans l'homme, mais malgré tout son démerite et toute son indignité. Et comment ? par la rédemption qui est en Jésus-Christ. « Christ est l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. — Il est la

¹ Rom. III, 23.

propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde. — Il a porté nos péchés en son corps sur le bois. Il s'est chargé de nos maladies; il a pris sur lui nos langueurs. Il a été navré pour nos forfaits; il a été froissé pour nos iniquités; par ses meurtrissures nous sommes guéris. Nous avons tous été errants comme des brebis qui se sont détournées chacune dans son propre chemin; mais l'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous, et a fait tomber sur lui le châtiment qui nous apporte la paix¹. » Mes frères, ne tordons point les Écritures : ces déclarations ne peuvent avoir qu'un sens. Jésus-Christ a souffert, en notre place, la mort que nous avons tous méritée, pour que nous puissions recevoir, en faveur de lui, la vie éternelle qu'il a méritée lui seul. Dieu traite son Fils innocent comme s'il était aussi coupable que l'homme, pour pouvoir traiter l'homme coupable comme s'il était aussi innocent que son Fils. Il veut ainsi « éloigner de nous nos péchés autant que l'orient est éloigné de l'occident, les jeter au fond de la mer, ne s'en plus souvenir², » nous relever de notre état de condamnation.

C'est ici surtout qu'il faut vous souvenir que je n'en appelle qu'à l'autorité de la Bible. Je n'en

¹ Jean I, 29 ; 1 Jean II, 2 ; 1 Pierre II, 24 ; Es. LIII, 4, 5, 6. —
² Ps. CIII, 12 ; Hébr. VIII, 12.

appelle pas au suffrage de la raison, que peut-être je n'obtiendrais pas, et dont aussi je n'ai pas besoin, parce que j'expose non mes pensées, mais les pensées de Dieu, et les expose revêtues non de mon langage, mais du langage de la Bible. Que si vous me demandez quel rapport lie le pardon de nos péchés avec la mort de Jésus-Christ; par quelle étrange séparation la justice divine se satisfait en punissant le péché, sans punir le pécheur; et comment Dieu frappe l'innocent en la place du coupable, et pardonne au coupable en faveur de l'innocent, — je n'ai qu'un mot à répondre : Je ne sais pas. Et si vous désiriez de moi un discours où la rédemption fût expliquée, je prendrais exemple de ce philosophe de l'antiquité de qui on avait désiré une définition de Dieu. Je vous demanderais d'abord une semaine pour préparer ce discours; après cette semaine écoulée, je vous en demanderais une seconde; après la seconde, une troisième; et ainsi de suite jusqu'à ce que je vous eusse enfin déclaré que je ne le terminerais jamais. Car plus ce philosophe méditait sur Dieu, moins il pouvait le définir; et moi, plus je médite sur la rédemption, moins je puis l'expliquer. Mais, quoique je ne puisse pas expliquer la rédemption directement, j'ai une manière indirecte de l'expliquer; quoique je ne puisse pas la concevoir en elle-même et par ce qui la constitue, je la conçois

en quelque sorte par ce qui la précède et par ce qui la suit : par ce qui la précède, je veux dire par le besoin de ma conscience auquel elle répond; et par ce qui la suit, je veux dire par la paix qu'elle y rétablit. Quand Dieu sollicité par Moïse « de lui faire voir sa gloire, fit passer devant ses yeux toute sa bonté, » Moïse sut, avant que Dieu eût passé, qu'il allait passer, et après que Dieu eut passé, qu'il avait passé; mais dans le temps qu'il passait, il ne le vit point, parce que Dieu, dit l'Écriture, « l'avait couvert de sa main ¹. » De même de la rédemption. Dieu passe devant nous, sacrifiant son Fils pour l'expiation de nos péchés. Dans le temps que le sacrifice s'accomplit, nous ne voyons rien : Dieu a mis sa main sur nos yeux. Mais avant qu'il s'accomplisse, nous le contemplons dans le pressentiment de notre conscience angoissée; et, après qu'il a été accompli, Dieu ôte sa main, et nous le contemplons dans la paix qu'il nous a rendue. Contentons-nous. Ne soyons pas assez déraisonnables pour nous étonner que Dieu n'ait pas voulu, ou n'ait pas pu, dans notre état actuel, nous tout éclaircir. Un jour viendra que « nous connaîtrons comme nous « fûmes connus ² : » en attendant, croyons Dieu sur parole; acceptons la bonne nouvelle comme une

¹ Exod. XXXIII, 18-23. — ² 1 Cor. XIII, 12.

nouvelle. Dieu consent à pardonner tout à tous, en considération de Jésus-Christ qui a souffert tout pour tous.

Mais c'est en vain que le pécheur est délivré de la peine du péché, s'il n'est délivré du péché lui-même : aussi Dieu nous offre-t-il encore cette seconde délivrance. Dans le même temps qu'il nous pardonne, et, ce qui est admirable, par le même moyen, il dépose dans notre âme le germe de la sainteté, selon cette parole profonde du Psaume CXXX : « Il y a pardon auprès de toi, « afin que tu sois craint ¹. »

La seconde partie du plan de la miséricorde divine, celle qui a pour objet de délivrer l'homme du péché lui-même, en d'autres termes de le ramener à aimer Dieu de son premier amour, est conçue sur un principe divinement simple et fécond, qu'on peut appeler la théorie de la sanctification évangélique : *L'amour ne se commande pas ; il naît, sans effort, à la vue de certaines qualités qui l'attirent d'elles-mêmes.* Si un être nous paraît dépourvu de ces qualités, s'il ne nous paraît pas aimable, nous ne pouvons pas l'aimer quoi que nous fassions. Si au contraire un être nous paraît doué de ces qualités, s'il nous paraît aimable,

¹ Ps. CXXX, 4.

non-seulement nous l'aimerons sans effort, mais nous ne pourrons pas ne pas l'aimer. Si donc nous péchons, si nous n'aimons pas Dieu, c'est que Dieu ne nous paraît pas aimable. Mais si Dieu ne nous paraît pas aimable, c'est que nous ne le connaissons pas. Car si nous le connaissions, nous saurions qu'il possède, au plus haut degré, de toutes les qualités la plus propre à lui attirer notre amour : un grand amour pour nous. « Quiconque pèche, » ou « quiconque n'aime pas, » dit saint Jean, « n'a point connu Dieu ; car Dieu est amour¹. » Il ne faut donc, pour ramener l'homme à aimer Dieu, que lui faire connaître combien Dieu l'aime. Dans ce dessein Dieu, pour manifester aux hommes son vrai nom qui est celui de Père, leur a envoyé son Fils Jésus-Christ, qui seul ayant demeuré de tout temps dans le sein de Dieu, seul a vu Dieu, et seul connaît tout ce qu'il y a en lui de paternel.

Que Jésus-Christ a bien rempli cette mission ! et qu'il est impossible de contempler le Fils et de douter de l'amour du Père ! Christ est venu ; il a parlé de Dieu trois années et demie ; et tout ce qu'il en a dit peut se résumer en cette seule parole : Dieu vous aime. Puis, ce qu'il avait proclamé dans sa vie, il l'a montré par sa mort ; et

¹ Jean III, 6 ; IV, 8.

il a dit sur la croix non plus seulement : Dieu vous aime, mais : Voyez combien Dieu vous aime !

Car quel amour égale celui que Dieu a fait paraître pour nous dans le sacrifice de son Fils ! Quand je veux m'en faire quelque idée, je me figure d'abord un pauvre pécheur tel que moi marchant vers le tribunal de Dieu ; repassant dans sa mémoire les péchés de sa vie, et, dans cette petite portion qu'il en a pu retenir, découvrant matière à le condamner mille fois ; réfléchissant que, si « son cœur le condamne » ainsi, Dieu « qui est plus grand que son cœur ¹, » le condamne bien plus sévèrement encore, parce qu'il aperçoit en lui tout le mal que lui-même n'y voit pas et se souvient de tout celui que lui-même oublie ; écoutant gronder à son oreille ces avertissements redoutables de l'Écriture, jugements anticipés d'une justice éternelle qui prononce malédiction sur le transgresseur de la loi ², et qui tient pour transgresseur de toute la loi celui qui en a violé un seul commandement ³ ; enfoncé dans ces réflexions, plein de remords sur le passé, plein d'inquiétude sur l'avenir, et cependant forcé de marcher toujours, dans un désespoir qui croît à chaque pas ; arrivant en présence du Saint des Saints, lui pécheur des pécheurs ; et dans son juge,

¹ 1 Jean III, 20. — ² Gal. III, 10. — ³ Jacq. II, 10.

sur lequel il n'ose lever les yeux, et dont il attend dans un morne silence une sentence atterrante, — trouvant un père qui lui dit : « Mon enfant, va en paix, tes péchés te sont pardonnés. » Si par ce seul mot son existence est changée ; si un poids insupportable tombe de dessus son cœur ; si la paix et l'espérance rentrent, dirai-je ? ou se précipitent dans son âme ; s'il lève sur son juge paternel des yeux où l'on ne sait si la surprise ne l'emporte pas sur la joie, n'est-il pas vrai que la première parole qui sortira de sa bouche sera : Quel amour ! mon Dieu, quel amour ! — Eh bien ! me dis-je alors, l'amour que Dieu m'aurait témoigné dans cette supposition est pâle auprès de celui qu'il m'a témoigné par la mort de son Fils. Là, tout ce que sa miséricorde a de plus tendre est relevé par tout ce que sa sainteté a de plus terrible. Là, en même temps que je suis instruit qu'il me fait grâce, je suis instruit aussi que sa loi est si inflexible et mon péché si énorme, qu'il n'a pas voulu faire grâce sans faire justice, qu'il a fallu que ma dette fût payée, et qu'il a pu seul la payer pour moi. Là, le pardon est un sacrifice, où son amour pour le pécheur, déclaré par l'absolution du coupable, se mesure à son horreur pour le péché, déclarée par le sang versé. Quel amour ! mon Dieu, quel amour ! — Et quelle est donc la victime qu'il sacrifie ainsi pour moi ? Est-ce

un homme? non, dit l'Écriture. Est-ce un ange? non, dit l'Écriture. Est-ce une créature? non, dit l'Écriture. C'est « le Fils de Dieu, son Fils unique, « en qui il a mis toute son affection, qui a été dès « le commencement avec Dieu, qui est un avec Dieu, « qui est Dieu ¹; » et le Créateur se donne pour la créature dans la personne de son Fils. Quel amour! mon Dieu, quel amour! — Mais enfin pourquoi tant d'amour? Y a-t-il quelque chose en moi qui ait pu le mériter? Ai-je seulement prévenu son amour par le mien? Non : « il m'a aimé le premier ². » Le secret de sa miséricorde est tout entier dans sa miséricorde elle-même; il ne fait grâce que parce qu'il se plaît à faire grâce; il ne me sauve que parce que j'étais perdu. Quand j'étais « un enfant de rébellion et de colère, son ennemi ³, » c'est le temps qu'il a choisi pour sacrifier son Fils pour moi. Quel amour! mon Dieu, quel amour! — Et cependant je ne vois que les bords de cet amour ⁴ : c'est un abîme où je ne puis regarder jusqu'au fond ⁵; mais cet abîme n'a pas d'enfoncement qui ne soit rempli par l'amour. Dans ces bords que j'en vois, je découvre un amour qui va le plus loin que mon imagination puisse aller; et dans ce fond que je ne vois pas,

¹ Matth. III, 17; Jean I, 1, 2; III, 16; X, 30. — ² 1 Jean I^{er}, 19. — ³ Ephés. II, 3; Col. I, 21. — ⁴ Job XXVI, 14. — ⁵ 1 Pierre I, 12.

je pressens un amour qui confond, qui absorbe, qui anéantit toutes mes pensées... « Dieu a tant aimé le monde qu'il a envoyé son Fils unique pour faire l'expiation des péchés du monde. — Dieu est amour. — Celui qui ne l'aime point ne l'a point connu¹. » Mais moi qui l'ai connu, moi qui ai contemplé le Christ, l'amour du Père, comment pourrais-je ne pas l'aimer ? « Racheté à si « haut prix, je ne suis plus à moi-même², » et je lui donne tout mon cœur !

Par une si éclatante manifestation de l'amour de Dieu pour l'homme pécheur, Jésus-Christ aurait fait tout ce qui était nécessaire pour convertir l'homme pécheur à aimer Dieu, si cette manifestation trouvait dans l'homme pécheur un esprit ouvert pour la recevoir : mais elle ne l'y trouve pas. Les pensées divines exprimées dans la rédemption sont si éloignées de nos pensées humaines, qu'elles ne peuvent avoir aucune prise sur notre âme si elle n'a subi premièrement une préparation spéciale. La démonstration est claire, irrésistible ; mais elle est faite dans un langage qui nous est étranger, en sorte qu'il faut pour la comprendre que nous recevions d'abord au dedans de nous un interprète de ce langage. Aussi ce pré-

¹ Jean III, 16 ; 1 Jean II, 2 ; IV, 8, 9, 10 ; 1 Cor. VIII, 3. —
² 1 Cor. VI, 19, 20.

parateur de notre esprit, cet interprète de la rédemption nous est-il promis encore, sous le nom de Saint-Esprit.

Ne vous figurez pas en effet que la promesse du Saint-Esprit ne fût que pour les seuls apôtres : elle est pour tous les chrétiens de tous les temps. Ce qui, dans les dons spirituels des apôtres, appartenait à la propagation rapide du christianisme, ce qu'ils recevaient pour les autres, ne nous est pas comme à eux nécessaire, ni comme à eux promis. Mais ce qui, dans les dons spirituels des apôtres, appartenait à la conversion de leur propre cœur, ce qu'ils recevaient pour eux-mêmes, nous est comme à eux nécessaire, et comme à eux promis. C'est devant tout un peuple que Jésus-Christ a dit : « Dieu donnera le Saint-Esprit à quiconque le demande ¹. » C'est dans des épîtres adressées à des églises entières que les apôtres ont écrit : « Vous avez reçu l'onction du Saint ², » c'est-à-dire du Saint-Esprit ; « votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous ³ ; si quelqu'un n'a point l'Esprit de Christ, il n'est point à lui ⁴. » Que si des affirmations si claires pouvaient vous laisser encore quelque doute, il ne vous en restera plus après cette déclaration par laquelle saint Pierre conclut son discours de la Pentecôte, et par

¹ Luc XI, 13. — ² 1 Jean II, 20. — ³ 1 Cor. VI, 19. — ⁴ Rom. VIII, 9.

laquelle il est visible qu'il veut prévenir dans l'esprit de ses auditeurs précisément la même erreur que je combats actuellement dans le vôtre : « Vous
« recevrez la vertu du Saint-Esprit ; car la promesse
« est faite à vous, et à vos enfants, et à tous ceux
« qui sont éloignés, autant que le Seigneur en ap-
« pellerà ¹. » Mes Frères, quand Dieu a parlé, ne contestons plus : le Saint-Esprit est promis à tous les chrétiens.

Et savez-vous ce que c'est que le Saint-Esprit ? Apprenons-le de la Bible. Écoutons-la sans incrédulité ; n'affaiblissons point le sens de ses expressions ; ne demandons pas plus, mais aussi n'attendons pas moins que Dieu ne nous a clairement promis. Le Saint-Esprit n'est pas une réaction de notre esprit sur lui-même dans la méditation ou dans la prière. Le Saint-Esprit n'est pas non plus une impression produite naturellement sur notre esprit par des pensées vraies ou salutaires. Le Saint-Esprit, c'est une action directe, réelle, surnaturelle, exercée sur l'esprit de l'homme par un Dieu maître de notre cœur aussi véritablement qu'il l'est de la nature, et qui peut à son gré nous donner et nous ôter des sentiments et des pensées. Ou, pour nous tenir encore plus près des termes de l'Écriture, le Saint-Esprit, c'est l'Esprit de

¹ Act. II, 39.

Dieu pensant, voulant, aimant, agissant dans l'esprit de l'homme. Le Saint-Esprit, c'est Dieu dans l'homme¹.

L'Écriture attribue à cet Esprit plusieurs influences sur le nôtre, et en particulier celle dont nous avons tout à l'heure reconnu le besoin : il l'ouvre à la manifestation de l'amour de Dieu contenue dans la rédemption. Elle dit que « l'Esprit de Dieu répand dans nos cœurs l'amour de Dieu, » c'est-à-dire nous révèle, ou plutôt nous communique l'amour qui est en Dieu pour nous ; que « cet Esprit rend témoignage au nôtre que nous sommes enfants de Dieu, » réconciliés avec lui par la mort de son Fils ; en sorte que par cet Esprit, et par lui seul, nous pouvons recevoir Jésus-Christ pour le Seigneur², le Messie, notre Rédempteur. Mais voici saint Paul qui traite directement de cette doctrine, en écrivant aux Corinthiens. « Nous n'avons voulu savoir parmi vous, que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié... Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées dans le cœur de l'homme : » vous voyez que l'Apôtre parle de la rédemption, et qu'il déclare qu'elle ne trouve

¹ 1 Cor. III, 16 ; Ez. XXXVI, 26, 27 ; Jean XIV, 17 ; XVII, 21 ; 1 Jean IV, 12, 13 : « Dieu demeure en nous. A ceci nous connaissons que nous demeurons en lui, et lui en nous, c'est qu'il nous a donné de son esprit. »

² Rom. V, 5 ; VIII, 16 ; 1 Cor. XII, 3.

pas dans l'homme un esprit susceptible par lui-même de la recevoir. « Mais maintenant, » ajoutait-il, « Dieu nous les a révélées par son Esprit... « Car nous avons reçu l'Esprit de Dieu, pour connaître les grâces que Dieu nous a faites ¹. » Quand donc vous aurez reçu cet Esprit, vous pourrez croire la rédemption et la sentir. Par là, entrant sous une vive impression de l'amour de Dieu pour vous, votre cœur se tournera vers lui comme de lui-même, et vous commencerez à l'aimer à votre tour. Alors surviendra en vous quelque chose de tout nouveau : des lumières nouvelles, des sentiments nouveaux, des goûts nouveaux, des souvenirs nouveaux, des espérances nouvelles, en un mot, comme dit l'Écriture, « une vie nouvelle. » Alors, bien qu'ayant encore à lutter contre le péché, dit l'Écriture ², vous ne serez plus esclaves du péché, dit cette même Écriture ³; vous broncherez encore sur le chemin du salut, mais vous ne suivrez plus le chemin de la perdition; vous irez vous dépouillant de plus en plus « de toute apparence de mal. » Alors enfin, vous serez de ceux que l'Écriture appelle « justes, convertis, régénérés, rachetés de Jésus-Christ, enfants de Dieu, » détachés de ce monde, mûrs pour l'autre, sachant vivre et pouvant mourir.

¹ 1 Cor. II, 2, 9, 10, 12. — ² Jacq. III, 2; Prov. XXIV, 16; Phil. III, 12, 13. — ³ 1 Jean III, 9; V, 18.

Ainsi la miséricorde divine n'a rien laissé manquer pour le salut de l'homme pécheur. Il faut à l'homme pécheur une double délivrance. Coupable, il a besoin d'un pardon ; misérable, il a besoin d'un changement de cœur : Dieu lui offre l'un et l'autre en Jésus-Christ. Il lui pardonne, en considération de Jésus-Christ, qui a souffert à sa place la peine due à ses péchés. Il lui change le cœur, en lui manifestant son amour dans la rédemption, qu'il lui fait croire et sentir par le Saint-Esprit.

Mais pour entrer dans ce plan de miséricorde, n'avons-nous rien à faire de notre côté ? ou que faut-il enfin que nous fassions ?

Oui, nous avons quelque chose à faire. Dieu, qui nous a créés sans nous, ne veut pas nous sauver sans nous¹. A quiconque veut recevoir pour lui-même les deux grâces que Jésus-Christ apporte, le pardon et le changement du cœur, il faut une certaine disposition d'âme qui a le nom de foi : l'Écriture l'exige clairement, et n'exige qu'elle. Sans en multiplier les preuves, il me suffira de vous rappeler deux grands traits, l'un du ministère de Jésus-Christ, l'autre de celui des apôtres. Quand Jésus-Christ était sollicité par des malades de leur accorder la guérison du corps, par la-

¹ Saint Augustin.

quelle il figurait la guérison de l'âme, il leur disait : « Crois-tu ? Si tu crois, tout est possible au croyant¹ ; » et quand saint Paul fut interrogé par le geôlier de Philippes sur ce qu'il devait faire pour être sauvé, il lui répondit : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé². » Ainsi, si d'un côté vous ne pouvez être sauvés que « par la grâce, » de l'autre vous ne pouvez avoir part à cette grâce que « par la foi³. »

Mais qu'est-ce donc que la foi ? Apprenez-le encore de l'Écriture. La foi y a deux significations, selon qu'elle est considérée dans son principe ou dans son application. La foi considérée dans son principe, c'est la conviction générale que la Bible est la Parole de Dieu, en sorte que tout ce qu'elle dit est vrai : c'est la foi en Dieu. La foi considérée dans son application, c'est la conviction spéciale qu'il est vrai, puisque Dieu l'a dit dans sa Parole, que nous sommes perdus et que nous pouvons être sauvés par Jésus-Christ : c'est la foi en Jésus-Christ. La seconde, la foi en Jésus-Christ, qui n'est au reste qu'une conséquence de la foi en Dieu, est celle qui est exigée par saint Paul du geôlier de Philippes, qui l'est aussi de nous, pour le salut. Si vous voulez avoir de cette foi la notion la plus exacte en même temps et la plus

¹ Marc IX, 23. — ² Act. XVI, 31. — ³ Eph. II, 8. « Vous avez été sauvés par la grâce, par la foi. »

simple possible, vous la trouverez dans ce mot d'un lépreux à Jésus-Christ : « Seigneur, si tu le veux, tu peux me rendre net ¹. » Je suis perdu, je ne puis pas me sauver ; tu peux me sauver, sauve-moi, Seigneur ! voilà la foi. Du jour que vous serez entrés dans cette disposition, il n'y aura plus rien dans les promesses de l'Écriture que vous ne puissiez vous appliquer personnellement ; et Jésus-Christ ne sera plus seulement le Sauveur, il sera votre Sauveur.

Mais cette foi, comment l'acquérir ? Faut-il que Dieu nous la donne ? Oui ; car l'Écriture dit : « Il « vous a été donné de croire ². » Faut-il donc attendre sans travail qu'elle nous tombe dans l'esprit ? Non ; car l'Écriture dit encore : « Appliquez-vous, « cherchez l'Éternel, travaillez à votre salut ³. » Mais comment concilier deux choses qui semblent si opposées ? En théorie, je tiens la chose pour impossible ; mais en pratique, elle est aisée. Vous les concilierez en demandant la foi. Car demander, c'est reconnaître que nous avons besoin qu'on nous donne ; et en même temps demander, c'est chercher, c'est agir. Demandez donc, priez pour obtenir la foi. Pour vous exaucer, Dieu ne vous fera qu'une seule question, celle de Jésus-Christ au paralytique de Béthesda : Voulez-vous être

¹ Luc V, 12 ; Marc I, 40-42. — ² Phil. I, 29 ; Eph. II, 8. — ³ 2 Pierre III, 14 ; Es. LV, 6 ; Phil. II, 12.

exaucé¹? Voulez-vous croire? non pas seulement désirez-vous, souhaitez-vous, mais voulez-vous? le voulez-vous avant tout et quoi qu'il en coûte? Voulez-vous connaître la vérité? c'est-à-dire voulez-vous faire pour la connaître tous les sacrifices que Dieu exigera de vous? celui de votre paresse, de votre négligence, de vos préoccupations, de vos intérêts, de vos affections, celui même de vos opinions personnelles et de votre indépendance prétendue? Voulez-vous écouter Dieu dans l'Écriture avec une sincère détermination d'accepter son témoignage, conforme ou non à ce que vous avez cru jusqu'ici? Voulez-vous être pardonné? voulez-vous être gracié comme un vil criminel? voulez-vous être confondu dans une commune absolution avec des brigands, « des péagers et des « pécheurs²? » Voulez-vous être sanctifié? voulez-vous faire tout ce que vous trouverez ordonné dans la Parole de Dieu, agréable ou non à vos penchants? n'avoir plus de volonté propre, mais

¹ Jean V, 6.

² « Des pécheurs : » traduction littérale du terme original, moins exactement rendu dans nos versions par « des gens de mauvaise vie. » C'est un nom de mépris que la justice propre pharisaïque donnait à cette classe de la société juive où l'élément païen avait le plus largement pénétré. Il la désignait à la fois comme une classe *corrompue*, et comme une classe *profane*, païenne; et peut-être cette seconde notion dominait la première (Gal. II, 15). Aussi, dans cette locution usuelle, « les péagers et les pécheurs, » le mot *pécheur* est-il remplacé tantôt par celui de *gens de mauvaise vie* (Matth. XXI, 31), tantôt par celui de *païen* (Matth. XVIII, 17).

suivre la volonté de Dieu seul, et lui donner tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes? Voulez-vous, pour tout dire en un mot, ô amertume! ô croix de la nature! voulez-vous renoncer à vous-même? voulez-vous ne valoir rien, ne mériter rien, ne savoir rien, ne pouvoir rien, n'être rien, et ne vous réserver rien de rien? Si vous voulez cela, si ces dispositions sont les vôtres, demandez à Dieu la foi librement : ne craignez pas d'être trop confiant dans cette prière, ne craignez que de ne l'être pas assez; car douter que Dieu vous veuille exaucer, ce serait douter de sa promesse formelle. Si au contraire vous ne voulez pas cela, si ces dispositions ne sont pas les vôtres... Mais pourquoi jeter le découragement dans vos âmes? Ah! si vous ne sentez pas en vous ces dispositions, mais si vous en sentez du moins le commencement, si vous en sentez seulement le désir, eh bien! présentez à Dieu ce commencement, ce désir. Appuyez-vous auprès de lui sur l'exemple de ce malheureux père qui, suppliant Jésus-Christ de guérir son enfant, et interrogé par lui s'il croit, répond en pleurant : « Je crois, Seigneur; aide-moi dans mon incrédulité¹! » et qui pourtant n'est pas repoussé. Vous de même priez, sinon avec foi, du moins avec ce peu de foi que vous

¹ Marc IX, 24.

avez ; sinon avec renoncement, du moins avec ce peu de renoncement que vous avez. Ces premières prières imparfaites vous obtiendront de premières grâces, imparfaites sans doute comme elles ; ces grâces vous exciteront à des prières meilleures, qui vous obtiendront des grâces plus abondantes ; et ainsi de prières en grâces, et de grâces en prières, vous aussi vous entrez, plus lentement à la vérité, mais vous entrez à la fin dans la voie des miséricordes divines !

Mes Frères, dans ce discours et dans le précédent, je vous ai exposé la nécessité et la voie du salut par Jésus-Christ.

Si quelqu'un rejetait ces discours, je lui demanderais d'abord ce qu'il en rejette. N'est-ce que la forme, le langage, l'enchaînement des idées ? Libre à chacun de rejeter cela, parce que cela vient de moi. Est-ce au contraire le fond, les idées elles-mêmes ? Ce que vous ne croyez pas vrai, est-ce que l'homme est de sa nature pécheur ; qu'il a besoin d'un pardon, qui ne peut être obtenu que par la mort expiatoire du Fils de Dieu ; qu'il a besoin d'un changement de cœur, qui ne peut être opéré que par l'Esprit de Dieu ; qu'il est perdu, et ne peut être sauvé qu'en Jésus-Christ, « par grâce, par la foi ? » Si c'est là ce que vous rejetez, je n'ajoute qu'une réflexion. Agissez du

moins en connaissance de cause, et sachez ce que vous rejetez : ce n'est pas un homme, ce n'est pas la parole d'un homme ; c'est l'Évangile, c'est Jésus-Christ. Car il n'y a qu'un évangile¹, et c'est celui qui enseigne précisément ce que vous rejetez : l'homme perdu, Dieu sauveur, Christ victime, le Saint-Esprit régénérateur. C'est là sur quoi se sont toujours accordés tous les hommes qui ont puisé leur foi dans les Écritures. C'est l'évangile de l'Église réformée de France ; c'est l'évangile de Calvin ; c'est l'évangile de Luther ; c'est l'évangile de Pascal ; c'est l'évangile de Fénelon ; c'est l'évangile de l'Imitation ; c'est l'évangile de Jean Huss ; c'est l'évangile de saint Bernard ; c'est l'évangile de saint Augustin ; c'est l'évangile de saint Polycarpe ; c'est l'évangile de saint Paul ; c'est l'évangile de saint Jean ; c'est l'évangile de saint Jacques ; c'est l'évangile de Jésus-Christ ; c'est l'évangile de Dieu. En sorte que si vous le rejetez, vous pouvez bien être appelés chrétiens, vous pouvez même vous croire chrétiens, mais vous n'êtes pas plus chrétiens qu'un philosophe qui rejette la philosophie platonicienne n'est disciple de Platon. Ce que je vous ai prêché, ce n'est pas mon opinion : c'est la vérité. Ce n'est pas une doctrine : c'est la doctrine. C'est plus : c'est la vie ;

¹ Gal. I, 7 : « Il n'y a point d'autre évangile. » Eph. IV, 5 ; 2 Cor. XI, 4.

et si vous ne croyez pas cela, vous demeurez dans la mort. Que dis-je? si vous ne croyez pas cela, que croyez-vous donc? qu'êtes-vous? à qui appartenez-vous? d'où venez-vous? que faites-vous ici? Si nous nous taisons, les pierres de cette église crieront que le culte qu'elles vous voient rendre ici à Dieu est un contre-sens. Car, sans parler des jours de communion, où cette liturgie au nom de laquelle on vous invite à vous approcher de la table sainte, et que vous reconnaissez vraie en répondant à cette invitation, déclare que vous êtes de « misérables pécheurs » qui n'ont d'espérance que « dans la miséricorde divine, » que « Jésus-Christ est le véritable agneau pascal qui a été immolé pour vous, » et que vous avez besoin que « l'Esprit de Dieu vous transforme en de nouvelles créatures, » — chaque dimanche, vous n'accompagnez donc pas du cœur, vous n'accompagnez que des mains la prière par laquelle on ouvre le service: car cette prière se compose de deux parties, dont la première est un résumé de mon premier discours, et la seconde, un résumé de mon second discours. Quand le pasteur dit tout haut: « Nous reconnaissons devant ta sainte majesté que nous sommes de pauvres pécheurs, nés dans la corruption, enclins au mal, incapables par nous-mêmes de faire le bien, et qui transgressons tous les jours et en plusieurs manières tes saints commande-

ments, ce qui fait que nous attirons sur nous par ton juste jugement la condamnation et la mort, » — il faut, si vous rejetez mon premier discours, que vous disiez tout bas : Je ne suis pas un pauvre pécheur ; je ne suis pas né dans la corruption ni enclin au mal ; je ne suis pas incapable par moi-même de faire le bien ; je ne transgresse pas tous les jours en tant de manières les commandements de Dieu, et je n'ai pas mérité la mort et la condamnation. Et encore, quand le pasteur dit tout haut : « Nous recourons humblement à ta grâce, et te supplions de subvenir à notre misère. Veuille donc avoir pitié de nous, Dieu très bon, Père de miséricorde, et nous pardonner nos péchés pour l'amour de ton Fils, Jésus-Christ notre Seigneur ! Accorde-nous aussi, et nous augmente continuellement, les grâces de ton Saint-Esprit ! » — il faut, si vous rejetez mon second discours, que vous disiez tout bas : Comme je ne mérite pas la condamnation, je n'ai point de grâce à solliciter ; comme je ne suis pas né dans la corruption, je n'ai pas besoin d'être renouvelé par le Saint-Esprit ; et comme je ne pense pas que l'innocent souffre à la place du coupable, je ne saurais demander mon pardon au nom de Jésus-Christ. En sorte que ne pouvant, aussi longtemps que vous rejetez cette doctrine, vous mettre d'accord ni avec l'Église protestante, ni avec les réformateurs, ni avec les catholiques

pieux, ni avec les chrétiens de tous les temps, ni avec les Pères de l'Église, ni avec l'Église primitive, ni avec les apôtres, ni avec Jésus-Christ, ni avec Dieu, ni avec vous-mêmes, — il faut sortir de quelque manière d'une situation si fausse : il faut ou aller plus avant, ou revenir en arrière ; ou prendre la chose, ou quitter le nom ; ou recevoir cette doctrine, ou renoncer à être chrétiens.

O vous, qui que vous soyez dans cette assemblée, que Dieu a rendu sérieux par ces discours, faites de cette disposition sérieuse un usage fidèle. « Aujourd'hui même, si vous entendez sa voix, n'endurcissez point votre cœur¹. » Qui sait si ce n'est pas ici « votre jour favorable, votre jour de salut², » qui peut, si vous le négligez, ne plus revenir, qui peut aussi, si vous l'accueillez fidèlement, marquer pour vous l'ère d'une vie nouvelle ? Oubliez toute influence humaine, toute impression humaine ; ne voyez que Dieu et vous ; dites-lui : Mon Dieu ! j'ai cru jusqu'à présent être chrétien ; mais je commence à entrevoir que je ne l'étais que de nom. Je sens que tout n'est pas bien en moi, que je n'ai pas la paix avec toi. Donne-la moi, cette paix, Seigneur ! fallût-il renoncer à tout le reste. Veux-tu ma fortune ? voici ma fortune.

¹ Hébr. IV, 7, 8. — ² 2 Cor. VI, 2.

Veux-tu ma réputation ? voici ma réputation. Veux-tu mon bien-être ? voici mon bien-être. Veux-tu les objets même de mes affections ? faut-il me séparer de mon ami, de mon père, de ma mère, de ma femme, de mon enfant ? voici, le sacrifice est accepté. Avant tout ta volonté. Avant tout ta vérité. Avant tout ton Esprit. Avant tout ma conversion. « Convertis-moi, Seigneur, et je serai converti ¹ ! »

Mon Dieu ! si quelqu'un te prie de cette manière, il n'est pas éloigné du royaume des cieux. Achève, oh ! achève de lui faire faire le seul pas qui reste encore, en envoyant dans son cœur, pour le presser, pour l'importuner, pour continuer l'œuvre et pour la terminer, cet Esprit-Saint, avocat céleste de la vérité, sans lequel l'avocat terrestre n'aurait été qu'un airain qui résonne et une cymbale qui retentit. Amen !

¹ Jérém. XXXI, 18 ; Lam. V, 21.